Trente ans de films de femmes

Autor(en): **Briner, Caroline**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[96] (2008)**

Heft 1520

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-284909

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Trente ans de films de femmes

Le Festival International de Films de Femmes à Paris-Créteil a fêté sa 30e édition en mars. Attirant aujourd'hui 20'000 spectateurs sur dix jours, il a été créé dans la mouvance post-68 avec la percée des réalisatrices, celles-ci ne trouvant guère de distributeurs pour leurs films. Deux personnalités ont suivi de près l'évolution de ces femmes derrière la caméra et de leur impact sur la société: Jackie Buet, directrice et co-fondatrice du festival, et Helen Doyle, cinéaste québécoise qui fête aussi cette année ses 30 ans d'activité dans le milieu. *Interview.*

Caroline Briner

L'émilie: L'existence d'un festival de films de femmes est-elle aujourd'hui encore justifiée?

Jackie Buet: Malheureusement, les choses n'ont pas tellement évolué. A Cannes, par exemple, une seule femme a remporté la palme d'or en soixante ans, à savoir Jane Campion en 1993 avec *La leçon de piano*. Les réalisatrices n'ont pas l'interdiction de s'inscrire, mais par le biais du réseau de relations hommes-hommes dans la profession, il y a une sorte de consensus autour de certains auteurs dont les femmes ne font pas partie. Beaucoup de films choisis ne sont pourtant pas renversants.

L'émilie: Le problème est-il identique au niveau de la production?

JB: Les femmes ont acquis un certain nombre de droits en Europe leur permettant d'accéder aux écoles ou aux moyens de production. Mais dans la mesure où il existe plus de décideurs que de décideuses, les femmes ne sont pas aussi bien aidées. Les sujets qu'elles choisissent ne répondent pas aux critères économiques d'aujourd'hui. Ce ne sont pas des films d'action. Les réalisatrices écrivent des scénarios personnels, assez autobiographiques. Après des générations de silence, elles éprouvent surtout le besoin de s'exprimer.

L'émilie: Les films de Sofia Coppola auraient-ils été possibles il y a trente ans?

JB: Non. Il y a trente ans, elle n'aurait pas trouvé de fonds. Mais Sofia Coppola reste quelqu'un qui a beaucoup de chance. Elle est bien placée, son père étant réalisateur et producteur. C'est exceptionnel. Même Jane Campion n'a pas autant de moyens.

L'émilie: La contribution des femmes à l'industrie cinématographique a-t-elle fait aussi évoluer le regard des réalisateurs?

JB: Les hommes sont en retard. Ils reportent à l'écran une image de la femme qui est vieillotte, qui est un fantasme. La féminité dans leur cinéma est un travesti. Moi, je ne ressemble pas aux femmes des réalisateurs, je n'ai pas envie.

L'émilie: Ce qui n'est pas le cas des réalisatrices...

JB: Les personnages qu'elles mettent en scène sont eux en prise avec la réalité. Les réalisatrices sont branchées sur les désirs et l'énergie des femmes d'aujourd'hui. Néanmoins certains réalisateurs sont dans l'actualité. Tels Pedro Almodovar ou Jean-Pierre Bacri. Mais cela prend du temps. Ces représentations touchent à des siècles de tradition.

L'émilie: Comment percevez-vous les célébrités répondant aux fantasmes masculins, telles que Pénélope Cruz?

JB: Je ne vois pas ça négativement. Il y a une part de rêve qui permet à des femmes de s'identifier à quelque chose d'un peu plus transcendant que leur quotidien. On a besoin de cette irréalité. Mais il faut aussi des personnages comme Susan Sarandon ou Jodie Foster qui nous ancrent dans la réalité sans se dire «on est de la merde».

L'émilie: Perçoit-on aussi une évolution dans les thèmes?

JB: Les thématiques des femmes, qui ont abordé des sujets assez tabous ces trente dernières années, tels que le viol, ont influencé certains cinéastes. Le Roumain Cristian Mungiu, qui a remporté la palme l'an dernier, s'est autorisé à traiter de l'avortement parce que les réalisatrices l'ont convaincu que ce thème n'est pas qu'un problème de femmes.

L'émilie: Le cinéma au féminin a-t-il changé le statut de la femme?

JB: La condition de la femme s'est relativement améliorée en Europe, mais pas du tout en Chine, en Afrique et en Asie. L'image de la femme est par ailleurs en régression. La flambée du féminisme a forcé à se pencher sur la place des femmes, mais c'est en train de retomber complètement.

L'émilie: Le festival a trente ans, votre carrière a trente ans. Un heureux hasard?

Helen Doyle: Quand j'ai commencé, il n'existait pas d'école de cinéma au Québec. En revanche, il y avait énormément d'ébullition autour de la femme. Un festival de films de femmes a été créé à Québec. Et en voyant les films, ça a fait «clac». Je me suis dit: «On peut faire ça, réalisatrice? Moi je veux faire ça». J'ai appelé l'instigatrice du festival et on a fondé vidéo/femmes avec une copine qui faisait de la radio. Le centre fête aussi ses trente ans cette année.

L'émilie: Quelle a été la réaction de vos proches?

HD: Mon père m'a dit: «Mais c'est un métier d'homme!». Il voulait que je sois ingénieure, médecin ou avocate... Lorsque je l'ai invité à mon premier film, qui traitait de la dépression, il était immensément ému. Il m'a dit: «Bravo. Je me suis trompé». Et le lendemain, il m'a avoué: «Tu sais dans mon immeuble, une femme pleure souvent. Elle ressemble drôlement à ton personnage. Maintenant je l'invite à boire du thé et je l'écoute parler». Comme quoi, même un homme âgé peut changer de regard avec un film de femme!

L'émilie: Comment s'est déroulée la réalisation de votre premier film?

HD: Avant que le centre ne prenne vie, je suis aller cogner à des portes de producteurs. Et ces messieurs me disaient: «Tu peux venir laver nos toilettes, et faire les cafés». Ou: «Tu sais, une caméra 16mm, c'est beaucoup de kilos!». Et moi je leur répondais: «T'as pas vu une mère de famille avec d'un côté la poussette et les courses, de l'autre un bébé qui crie et gesticule!».

L'émilie: D'où votre centre...

HD: J'ai commencé avec des équipes de filles. C'était un mal nécessaire. Si j'avais dû attendre la permission de ces messieurs... Aucun homme ne voulant travailler avec nous, on a dû apprendre à faire fonctionner une caméra, à prendre le son. On s'est donné des outils, on a réuni l'équipement, formé notre propre équipe et donné la parole aux femmes. Le centre fait production et distribution.

L'émilie: Rassurez-nous! C'est plus simple maintenant?

HD: Des écoles se sont ouvertes. Avant, les filles étaient scripte, maquilleuse, ... Maintenant, elles sont un peu partout au niveau de la technique. Elles font beaucoup de montage. En revanche, elles ne sont pas acceptées comme preneuse de son, ni pour la première caméra, ni même comme réalisatrice. Il y a comme un plafond de verre. Autant d'hommes que de femmes sortent de ces écoles, mais les hommes accèdent à de meilleurs budgets et sont mieux payés.

L'émilie: Le droit de faire, mais pas de vendre...

HD: Depuis 15-20 ans, la question des producteurs est: «Est-ce que ça rapporte?». Une bonne bagarre, du cul, un carambolage sûrement. De jeunes réalisatrices ont lancé un appel il y a un an. On a créé l'association «Réalisatrice équitable» et une enquête a été menée pour connaître les montants qui sont alloués aux réalisatrices.

L'émilie: Est-ce dû au fait que les femmes font surtout des films d'auteures, qui par définition se vendent moins?

HD: Les films d'auteures de femmes sont moins souvent acceptés que ceux des hommes. Elles ont une approche très personnelle, il est vrai. Cependant, les producteurs acceptent parfois des projets que nous, les femmes, nous ne soutiendrions pas. Cela dit, au Québec, la nouvelle génération ne veut pas forcément faire des films engagés, féministes. Certaines jeunes veulent juste faire des films, et rencontrer le succès!

L'émilie: Excepté aux niveaux de la production et de la diffusion, la réalisatrice est quand même moins stigmatisée aujourd'hui!

HD: Des choses ont bougé, d'autres restent sourdes. On n'est pas beaucoup de femmes à traiter de conflits comme non-journalistes. Cela étonne que je veuille toucher à des sujets «graves».

L'émilie: Et la vie de famille? Plus facile à concilier?

HD: C'est un métier qui demande beaucoup, qu'on fasse des documentaires ou de la fiction. J'ai une amie réalisatrice au Québec qui a un enfant. Du coup, elle fait des émissions TV «creuses et à la chaîne». Souvent, elle ne veut pas y apposer son nom. Je fais un film tous les trois ans. Elle, cela doit être tous les sept ans. On ne fait pas les mêmes compromis, mais on se soutient mutuellement.

L'émilie: Pour conclure, estimez-vous que le cinéma au féminin a fait évoluer positivement l'image de la femme?

HD: Les réalisatrices ont souvent abordé des thèmes tabous. Le viol, il y a trente ans, n'était traité à la télévision qu'avec des spécialistes. Un médecin, un psychologue, un policier. La victime n'était jamais invitée. Moi j'ai voulu laisser la parole aux femmes. Nos films ont permis aux femmes de prendre une conscience d'elles-mêmes.

Trente ans de films de femmes

Si le nom frères Lumière est célèbre, ceux des premières réalisatrices telles que Ida Lupino (USA, 1914-1995) ou Germaine Dulac (France, 1882-1942) sont bien moins connus. Les femmes sombrent souvent dans l'oubli. Et la percée du cinéma féminin dans les années 1970, avec Marguerite Duras notamment, n'a pas changé la donne. A son début, le festival de Créteil recevait 30 à 40 projets, contre 1200 aujourd'hui. Les réalisatrices sont en hausse (12% en France), mais guère leur visibilité dans les festivals mixtes.

Quelques réalisatrices incontournables...

Agnès Varda, Coline Serreau, Catherine Breillat, Claire Denis, Barbara Loden, Magarethe von Trotta, Jacqueline Veuve, Chantal Akerman, Maryse Sistach, Ursula Meier, Jasmila Zbanic